

La Croix

jeudi 14 juin 2001

Culture

Le Radeau de Tanguy navigue dans le rêve

THÉÂTRE Un beau voyage au cœur de l'essence même du théâtre

CANTATES
de François Tanguy
Au jardin des Tuileries,
à Paris

Le hangar est vaste. Encombré de rideaux, de tableaux noirs, de panneaux gris, de grandes tables. Un bric-à-brac plus qu'une caverne d'Ali Baba pour personnages aux costumes intemporels surgis d'on ne sait quelle contrée imaginaire....

C'est *Cantates*, de François Tanguy et du théâtre du Radeau, à l'invitation du théâtre de l'Odéon. Un spectacle indéfinissable, échappant à toute étiquette, toute norme, comme le sont toutes les créations de la troupe depuis sa fondation, il y a quelque vingt ans. Une œuvre à prendre en bloc, en soi, qui charme ou exaspère mais ne laisse jamais indifférent.

Ici, la notion d'« histoire à raconter » au sens traditionnel du terme n'est pas la première — mieux vaut parler d'un voyage incertain au pays du vide des âmes, de la solitudes des êtres, du chaos final, de la mort, de la passion, dans le mouvement des corps ballottés, repoussés ou soudés les uns aux autres.

Un chant profond et poétique

On est dans un théâtre qui se construit sur le principe du heurt, de l'entrechoc entre le regard et l'écoute, ce qui est montré et ce qui est ressenti. Visions fantasques et baroques surgies comme d'un autre monde, sous l'effet des éclairages changeants. Musiques se mêlant aux paroles — bribes de textes empruntés à

Goethe, Euripide, Dante, Pavese, Kierkegaard... et délivrés dans des langues étrangères aux allures de sabbir inconnu.

La raison s'y perd. Ce n'est pas grave. Les émotions naissent. Élaboré dans le repaire laboratoire de la troupe — la « Fonderie » près du Mans — *Cantates* n'a rien à voir avec un « beau » spectacle, clair et léché. Il s'agit plutôt d'une symphonie, d'un chant profond, poétique et grave, qui met en abîme l'essence même du théâtre, avec ses jeux d'illusions, de vérités plus fortes que les mensonges.

Là, plus que partout ailleurs, l'imagination du spectateur est sollicitée. À chacun, sur son siège (un banc de bois brut !) de vivre au rythme et en concordance avec les figures qui se déplacent sur la scène : rois, reines et autres quidams tout en poses et aux visages blancs comme des masques fatigués, qui ne sont pas sans évoquer les « personnages de comédie » d'Hamlet.

Dans le mouvement permanent qui agite corps et esprits, le temps par instants semble se faire immobile, alors qu'un regard se pose, qu'une silhouette rappelle quelque ange envolé d'un tableau ancien. On se perd, on s'égaré, on se retrouve, alors que remontent du plus profond de soi des impressions secrètes, des souvenirs que l'on croyait oubliés. Égarés, on se retrouve soudain « ailleurs », dans un étrange état de grâce. Celui du théâtre. De sa magie.

Didier MÉREUZE

Jusqu'au 17 juin.
Rens. : 01.44.41.36.00.